

INTRODUCTION

Naissance du sionisme : le mot et l'idée

Zionismus! Le terme apparaît pour la première fois le 16 mai 1890 sous la plume d'un publiciste juif de langue allemande, Nathan Birnbaum (1864-1937). Il ne semble pas être conscient qu'il forge là un néologisme appelé à une grande destinée et qui donnera plus tard *Tsionout* en hébreu, *zionism* en anglais et « sionisme » en français¹. Le mot est employé comme s'il était familier au lecteur, alors qu'il s'agit pourtant de sa première occurrence, dans un article destiné à la jeunesse juive étudiante. Certes, « Sion », comme référence poétique et géographique à partir de laquelle il a été fabriqué, a une très longue histoire : il figure dans les prières d'imploration pour désigner Jérusalem lorsque celui qui l'invoque se trouve en exil. Le romancier Avraham Mapou l'a repris en 1853 dans le titre de son plus fameux livre qui a fait vibrer la corde nostalgique et patriotique : *L'Amour de Sion (Ahavat Tsion)*, tandis qu'en Russie, de jeunes Juifs, qui font l'admi-

ration de Birnbaum et de ses compagnons étudiants, se sont justement autoproclamés « les Amants de Sion ».

Birnbaum fait état dans son article de « considérations de nature politique et nationale [qui] ont donné naissance au sionisme [et par lesquelles] “les sionistes” se différencient d’un rassemblement de type culturel et communautaire, mais aussi d’une association philanthropique qui, au même moment, s’employait à favoriser l’établissement en Argentine de juifs originaires de Russie ». Outre la vocation politique et l’élément national, le sionisme est intimement associé à une orientation territoriale exclusive. Le même Birnbaum persiste et signe en 1892 un texte appelé en toute simplicité « Les principes du sionisme ». Un jeune juif allemand de Cologne, Max Bodenheimer, publie à son tour un manifeste qui commence par ces lignes prémonitoires : « Sionistes de tous les pays, unissez-vous ! » Il appartiendra à Theodor Herzl (1860-1904) de relever le défi avec succès quelque cinq ans plus tard en reprenant à son compte le terme encore demeuré confidentiel pour lui donner le sens, l’autorité et la diffusion que l’on sait.

À quel moment de l’histoire contemporaine doit-on situer l’avènement du sionisme ? Tout dépend du critère retenu : selon qu’on l’appréhende comme phénomène idéologique, social ou politique, les dates proposées par les historiens peuvent varier. Elles s’étalent, de fait, sur plus d’un siècle. Jugeant que le sionisme est, avant tout, une manifestation

endogène dotée de profondes racines dans l'histoire juive plutôt qu'un effet mimétique en milieu juif du « printemps des peuples » d'Europe centrale, le pionnier de l'historiographie sioniste Ben Zion Dinur voyait dans le départ en Palestine du rabbin Yehouda Hé-Hassid à la tête de sa communauté en 1790, le premier élan de cette restauration du peuple juif sur la terre d'Israël et le début des temps modernes dans l'histoire juive². Très récemment, Georges Bensoussan, plus sensible aux sources intellectuelles qui ont nourri ce mouvement migratoire, a suggéré l'année 1860 comme date originaire du sionisme³. De son côté, David Vital, mettant l'accent sur le dispositif institutionnel et la réception publique, estime que la réunion du premier congrès par Theodor Herzl à Bâle en 1897 a constitué la véritable impulsion du mouvement sioniste⁴.

On retiendra ici l'année 1882. Comparée aux autres propositions, elle présente l'avantage de combiner trois critères ; en effet, la même année, un programme, une organisation et une action sont lancés. C'est, tout d'abord, la publication d'un opuscule aux allures de manifeste : *Auto-émancipation* de Léon Pinsker (1821-1891). Puis, quelques mois plus tard, la création d'un cercle de militants décidés à répondre à cet appel novateur : les Amants de Sion⁵. C'est enfin, prise en charge par cette association, la mise en œuvre d'une pratique capitale pour la réussite du projet : l'*alyah*, autrement dit, le départ et l'installation d'un groupe de jeunes juifs en Palestine, les *Bilouim*⁶. Ajoutons que par le choix de cette

date, on entend souligner le rôle historique joué par la plus importante communauté juive, implantée à la frontière russo-polonaise dans la Zone de résidence, forte de plus de six millions d'âmes à la veille des pogroms de 1881, et au regard de laquelle ni Paris (où Herzl rédigea *L'État des Juifs*) ni Vienne ou Berlin (où seront installés les bureaux de l'organisation sioniste) ne font le poids⁷.

Les circonstances historiques ont précipité cette réaction en chaîne : parce que des Juifs sont soupçonnés d'avoir participé à l'assassinat, le 1^{er} mars 1881, du tsar Alexandre II, une vague de pogroms perpétrés avec la complicité active ou passive des autorités déferle en de multiples points de Russie (plus de 215 localités) et sur plusieurs années (jusqu'en 1884)⁸. Outre les pertes humaines et les dégâts matériels enregistrés lors des troubles, les Juifs doivent faire face à de nouveaux décrets antisémites (*numerus clausus* à l'université, dans la fonction publique), à des accusations de crime rituel, à des ordres d'expulsion. L'état de choc devant de telles épreuves dont on ne voit guère la fin conduit une partie des Juifs à s'engager dans le combat révolutionnaire pour hâter la chute du régime tsariste et jouir enfin de l'égalité politique vainement attendue. Cependant, un doute mine cet espoir : le tsar n'est pas seul en cause, il n'y a rien à attendre des Russes eux-mêmes ; il faut partir, quitter le pays pour des horizons plus cléments. Entre 1881 et 1914, ils sont plus d'un million huit cent mille à trouver refuge aux États-Unis principalement, mais aussi en Europe

occidentale (Berlin, Paris et Londres) et même en Amérique latine⁹. Les Amants de Sion prônent également l'émigration, mais ont une seule destination en tête : la terre d'Israël. Les candidats au départ sont quantité négligeable – trente mille personnes environ jusqu'en 1905 –, mais au moins cette option a suscité un émoi profond et mis en branle une idée et une action qui, outre les militants et sympathisants attirés par la cause, ne laissent pas indifférent. Plutôt que de s'agréger à d'autres nations susceptibles, elles aussi, de se retourner contre les Juifs après les avoir accueillis, l'heure a sonné, estiment ces Amants audacieux, de refaire la nation juive, de la rassembler dans son antique patrie et de transformer de fond en comble la condition juive tragique et précaire marquée par la dispersion et l'exil. À cet égard, pas plus qu'il n'a créé le terme de « sioniste » pour désigner le Congrès et l'organisation qu'il préside, Herzl n'invente rien, sur le plan des idées, lorsqu'il rédige son *Der Judenstaat* (« L'État des Juifs ») en 1895. Il croit innover, alors que plus d'une décennie et demie d'activités sionistes précède son œuvre et son action. Il donne toutefois à cette idée encore peu structurée une orientation politique et diplomatique décisive, ce qui explique qu'il soit considéré comme le « père fondateur » de l'État juif.

En vérité, bien avant Pinsker ou Herzl, des philosophes et des rabbins avaient peu ou prou conçu de semblables intuitions. Citons pour mémoire les suggestions de Joseph Salvador (1797-1875) relatives à la

renaissance d'Israël décrétée par un congrès international (*Paris, Rome et Jérusalem*, 1858) ; les prévisions par les rabbins Yehouda Alkalai (1797-1878) et Tsvi Hirsch Kalisher (1795-1874) du retour des Juifs en Terre sainte à partir de calculs messianiques ; enfin, la vision d'une nation juive reconstituée qu'élabore le disciple de Hegel et l'ami de Karl Marx, Moses Hess (1812-1875), dans un roman épistolaire intitulé *Rome et Jérusalem* (1862)¹⁰. Ces projets, idées, ébauches, esquisses, qu'il est convenu de définir comme proto-sionistes pour autant qu'ils relèvent de la même préoccupation et du même objectif, ont pour inconvénient mineur de n'avoir pas eu la brièveté qui sied à un manifeste fondateur, et pour défaut majeur d'être venus trop tôt. S'ils n'ont pas suscité l'effet souhaité, s'ils n'ont pas débouché sur des actes, ce n'est pas leur style qui est à mettre en cause, c'est tout simplement que le contexte ne s'y prêtait pas.

Sionisme et modernité

Ce débat sur les termes, les dates et les hommes n'est pas capital. On n'y trouve pas les enjeux que recèle, en revanche, une question autrement plus complexe : le sionisme est-il une résurgence du passé ou une expression de la modernité ? Une restauration ou une révolution ? Un retour ou un départ ? Une reproduction ou une création ? À quelle tendance profonde doit-il être rattaché ? Examinons chacune des réponses et leurs implications respectives.